

* *

– Malheureux volatile! Tu as ruiné mon honneur!

Madhavan Nayar envoya Alam Khan acheter pour un anna de *mouroukkou* croquants à la farine de pois chiche.

– Tu sais, mon oiseau de toutes les couleurs, ton maître t'en donnera à manger si tu es sage.

Appoucol'bri plongea ses yeux dans le regard de Ravi.

– Saa' donne' a *mou'kkou*?

– Je t'en donnerai autant que tu veux si tu étudies tranquillement avec les autres.

– *Mou'kkou* de pois chiche?

– De pois chiche, oui.

Ravi se tourna vers Madhavan Nayar :

– Vous ne pensez pas qu'il va mettre le désordre ici?

– Ne vous inquiétez pas, Mash. Écoute, Appou, mon oiseau, tiens-toi bien, ne me fais pas passer pour un menteur.

Alam Khan revenait avec les croquants. Le visage d'Appoucol'bri s'éclaira à cette vision.

– Je peux y aller, à présent? demanda Madhavan Nayar.

Après avoir sondé tour à tour les visages de Ravi, des enfants et de Madhavan Nayar, Appoucol'bri, libéré d'un doute profond, émit un borborygme de contentement.

– Va t'asseoir au fond, dit Ravi.

– Assieds-toi, confirma Madhavan Nayar.

Appoucol'bri se laissa tomber sur un banc au premier rang.

– Étudie bien sagement, conclut Madhavan Nayar avant de quitter la salle. À force d'étudier, tu deviendras ingénieur, tu entends, Appou?

Appou signifia de nouveau son accord. La classe reprit. Quand Ravi se tourna vers le tableau pour y écrire une opération, la petite Sohara se leva et s'approcha tout doucement d'Appoucol'bri pour lui glisser un jube dans la main en murmurant :

– N'aie pas peur, Appou, d'accord?

Un jour, voyant les toiles d'araignée envahir peu à peu la réserve à semis, Ravi décida d'y faire le ménage avec les enfants. Tout le monde se mit en chasse. Adam traça une ligne à la craie sur le sol et y disposa quatre dépouilles. Appoucol'bri, à genoux, soufflait sur l'une d'elles pour tenter de lui rendre vie.

– Saar, demanda Kounniamina, les très très grandes huit-pattes, elles sont grandes comment?

Ravi désigna le dôme de la mosquée :

– Grandes comme ça.

– *Yaa Rahman!*

Des araignées brunes, larges comme la paume de la main, vivaient dans les crevasses. Quand elles s'attardaient sur les murs, il suffisait de leur jeter une boulette de papier froissé pour qu'elles retournent se terrer dans les interstices. Celles qui vivaient dans les marais étaient beaucoup plus grandes encore. Dans la nuit dense de Khasak, elles naissaient puissantes, vouées à la splendeur. Entre les griffes sombres du ciel de mousson, elles montaient comme autant d'étoiles noires. Elles s'amusaient à attraper les petits êtres sans défense dans leurs pattes multiples, à l'exemple du roi aux mille bras de l'épopée. Ravi raconta aux enfants les méfaits des huit-pattes. Comment la femelle avait pour coutume de tuer le mâle et de le dévorer après s'être accouplée à lui.

– *Yaa Rahman!* s'exclamèrent les petits.

Dans les histoires racontées jusqu'alors, personne n'avait mangé qui que ce fût. Il en va pourtant ainsi dans la nature, expliqua Ravi. Ce commentaire laissa les enfants insatisfaits. Jusqu'au moment où Karouv commenta :

– C'est l'effet du karma, Saar.

Plusieurs opinèrent de la tête. Tous savaient de quoi il retournait. Leurs pères et mères, les grands-parents alités

qui n'attendaient plus que la mort sous leurs couvertures en lambeaux, tous leur en avaient parlé. Tous les Khasaki, même les Ravouttar musulmans, partageaient la croyance en la réincarnation des âmes.

– On renaîtra tous huit-pattes, lança Kounniamina.

– Et Mollakka la plus grosse de toutes!

– Pourquoi donc?

– Le karma. On a tué, et l'effet du péché doit s'éliminer.

Kounniamina, les épaules secouées de sanglots, murmura comme pour elle-même :

– Alors je serai là, posée sur le mur, et Saar viendra, et il m'écrasera. Qu'est-ce qui fait le plus mal, mourir humain ou mourir araignée? Qui est-ce qui peut le dire?

Ravi se planta debout devant elle et lui prit les deux mains dans les siennes. Le khôl dégoulinait en rigoles le long des joues de la fillette. D'un geste amical, il lui ébouriffa les cheveux :

– Moi, je tuerais ma petite Amina?

Ainsi prit fin l'épisode de la rétribution des actes. Les sciences naturelles, en revanche, figuraient au programme que Ravi était tenu d'enseigner, et il décida d'en faire l'unique sujet de cours durant les deux ou trois jours qui suivirent. Kounniamina se présenta à l'une de ces séances avec un lézard des jardins.

– Je l'ai endormi à l'huile de ricin, Saar, annonça-t-elle fièrement, debout sur le seuil.

Elle traversa la classe pour montrer sa prise à Ravi et la déposa sur son bureau. Après quelques pas zigzagants d'ivrogne, le lézard s'arrêta et regarda autour de lui en clignant des yeux. Ravi réprimanda Kounniamina sans douceur :

– Pourquoi tu as fait ça?

Le visage de la fillette s'abîma dans une moue de tristesse. La classe, qui avait d'abord bruisé d'un intérêt

enthousiaste en voyant le lézard, se calma d'un coup. Tous s'étaient attendus à une réaction positive de la part de Ravi.

– Est-ce qu'il va mourir? demanda-t-il.

Kounniamina ne disait rien. Tankamali répondit à sa place :

– Peut-être bien que oui, Saar.

– C'est comme l'alcool qu'on fabrique à Khasak, Saar, renchérit un autre. À petite dose, ça enivre seulement, mais quand on en prend trop, on meurt.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'huile de ricin? Parle! dit Ravi en s'adressant à Kounniamina.

Comme la fillette ne répondait pas, un autre enfant s'empressa d'expliquer la chose. Le lézard des jardins absorbait le sang des humains. Il n'avait pas besoin d'être en contact avec eux et de boire, il lui suffisait de les regarder pour que le sang, transporté par le vent, lui parvienne. Au moment où il l'avalait, il secouait la tête avec son air méchant et sa crête à pointes. Alors on pouvait voir son cou rougir et enfler. De plus, le lézard des jardins happait les libellules porteuses de la mémoire des morts. À Khasak, aucun enfant n'attrapait de libellules, à l'exception d'Appoucol'bri, mais il était un peu simplet, il ignorait tout de la transmigration des âmes. Lorsqu'ils faisaient boire de l'alcool aux lézards, les enfants prenaient leur revanche sur l'enchaînement des existences en bloquant le processus.

Mais il y avait autre chose.

– Les lézards se changent en esprits, Saar, ajouta Adam.

– C'est-à-dire?

– En *preta*, quoi.

Adam s'arrêta, pris de peur. C'est Karouv qui poursuivit. Les *preta* possédaient les humains en s'introduisant dans leur corps. Pour exorciser ces personnes, on

utilisait des lézards qui devenaient à leur tour le véhicule des esprits.

– On n’a pas le droit d’en dire plus.

Personne n’était disposé à fournir de détails. C’était le secret de Khasak, que ses habitants gardaient précieusement pour ceux que les esprits tourmentaient.

Pendant toutes ces explications, Kounniamina était restée assise à l’écart. En l’entendant sangloter, Ravi se tourna vers elle.

– Je ne voulais pas te blesser, Kounniamina!

Mais plus il tentait de la consoler, plus elle pleurait à chaudes larmes. Le khôl ruisselait, sa chemise était trempée. Alors Ravi la fit asseoir sur le bras de son fauteuil et, aux pieds de la fillette, les clochettes d’argent se mirent à tinter joyeusement. Appoucol’bri, assis par terre, caressait les écailles du lézard qui clignait toujours des yeux. Mais peu à peu l’animal revint à lui et finit par sortir à pas lents de la classe, accompagné par le garçon. Kounniamina avait retrouvé toute sa tranquillité d’esprit.

Alors Ravi raconta aux enfants l’histoire des lézards. Dans une ère très ancienne, quand les hommes ne s’étaient pas encore emparés du pouvoir, leurs ancêtres gigantesques, les sauriens, régnaient sur la terre...

Il était midi, et Ravi parlait toujours. Les enfants se précipitèrent chez eux pour avaler quelques bouchées de riz et revinrent aussitôt. Agglutinés autour de leur maître, ils l’écoutaient tourner pour eux les pages d’un livre merveilleux. Après avoir dissimulé leurs œufs aux regards, les ptérodactyles déployaient leurs ailes et s’élançaient de leurs pics au-dessus des précipices en poussant de grands cris qui résonnaient dans l’immensité. Lourds et lents, les dinosaures partaient par monts et par vaux sur les traces de leurs proies.

Plusieurs pages se feuilletèrent d’un coup en arrière comme sous l’effet du vent. Avant, bien avant les lézards, avant les dinosaures, deux spores vinrent se poser un soir au creux d’une vallée baignant dans la lumière dorée du couchant.

– On va voir ce qu’il y a derrière? demanda la plus petite des deux.

– Cette vallée est bien verte, répondit la plus grande. Je m’arrête ici.

– Il faut que je m’en aille, dit la cadette en regardant les sentiers inconnus qui s’ouvraient devant elle.

– Oublieras-tu ta grande sœur? demanda l’autre.

– Non, jamais.

– Si, tu m’oublieras. Car ainsi va l’histoire des enchaînements du karma. Toute de séparations et de douleurs. L’amour n’y a pas de place.

La cadette s’en fut, l’aînée demeura seule dans la vallée du soleil couchant. Elle se déposa sur la terre accueillante, planta ses racines dans l’humus ancestral, but le lait de la mort et de la mémoire. Il lui poussa d’abord une tige vigoureuse, puis des branches qui peu à peu s’étalèrent et se multiplièrent dans la lumière. Un jour, une fillette aux yeux cernés de khôl, des clochettes d’argent tintant à ses chevilles, descendit dans la vallée pour y cueillir des fleurs. Lorsque l’enfant courba vers elle une branche du beau *champaka* solitaire, l’arbre murmura : « Tu vois, petite sœur, tu m’as oubliée... »

Les enfants étaient partis. Ravi s’allongea sur sa chaise de planteur et ferma les yeux, humant les effluves d’encens qui imprégnaient l’air du soir. Accompagné de cymbales et de clochettes montait un hymne en sanskrit aux incarnations de Vishnou qui ponctuaient inlassablement les cycles du temps. Le poisson mettait les védas en lieu sûr, la tortue servait de base à l’axe du monde, le sanglier

remontait des eaux la Terre engloutie. L'homme-lion étripait le tortionnaire, le brahmane nain neutralisait le roi trop puissant. L'ascète châtiait les guerriers orgueilleux, Rama triomphait du démon Ravana, Balarama et Krishna soulageaient la Terre de ceux qui l'écrasaient de pouvoir et de haine. Kalki, le cavalier rédempteur, mettait fin aux souffrances du monde.

Quand Ravi ouvrit les yeux, le jour tombait sur la vallée de la Chetali. La lumière du couchant qui pénétrait par la fenêtre emplissait la réserve à semis d'une fièvre sensuelle.

Chapitre 10

Le puits du cœur de l'être

Lorsqu'il avait noué au cou de Maïmouna le bijou de mariage, Canard Plongeur avait cinquante ans et Kouppou-Atchan disait qu'il en paraissait à peine soixante.

Le travail de Choukrou consistait à descendre dans les puits et à y repêcher à tâtons les pots et les seaux qui y étaient tombés. Il allait à pied d'un village à l'autre sonder les puits de toute la région. C'est pourquoi les Khasaki l'avaient baptisé Canard Plongeur. Au fil des ans, il oublia son nom et ne répondit plus qu'à son surnom de volatile, au point – toujours selon Kouppou-Atchan – qu'il aurait picoré du grain si on lui en avait jeté. Choukrou avait également oublié la vie qui se déroulait plus haut, au niveau lumineux du monde. Il partait souvent à l'aube pour ne revenir qu'au milieu de la nuit. Il pouvait même s'écouler plusieurs jours sans qu'il remît les pieds chez lui.

Au moment où le couple aurait dû célébrer sa lune de miel, Canard Plongeur était déjà retourné sonder les puits. Les gens avaient prédit que la promesse de mariage serait